

Une histoire de planète

Sortir de l'hyper-sommeil, ça prend du temps. Quand la machine enclenche le processus de réanimation, cela peut signifier deux choses : la première, la plus souhaitable et heureusement la plus courante, qu'on est à proximité de notre destination. La deuxième, celle que redoutent tous les voyageurs, qu'il s'est produit un incident. Je jette un œil à mon écran de contrôle, à l'intérieur du sarcophage de survie et, à mon grand soulagement, je n'y vois rien d'anormal. J'en ai encore pour une petite heure avant de pouvoir sortir du caisson. Ça laisse le temps de penser. Enfin, quand les neurones sont redevenus assez vifs pour cogiter. Certains astronautes passent le temps de réadaptation dans un demi-sommeil peuplé de rêves, et ne se réveillent qu'au moment du "recrachage", à cause de la douleur.

Le temps passé dans l'espace, c'est ce qui a le plus freiné les voyages de longue durée. J'imagine les premiers voyageurs vers Mars, enfermés pendant six mois, confinés dans la partie habitable de la fusée avec ses cinq compagnons, sans intimité, à devoir se supporter quoiqu'il arrive. Il fallait avoir un sacré mental. Plus de neuf-cents jours en tout à ne voir que les mêmes visages, ne parler qu'aux mêmes personnes... Pire qu'une prison. La génération suivante, celle du premier voyage longue durée, n'a pas eu à subir cette proximité aussi longtemps. Cinq jours après leur départ, les membres de l'équipage s'allongeaient dans une espèce de caisson hyperbare amélioré. Chacun s'occupait lui-même de poser la perfusion qui devait le maintenir en vie tout au long du voyage, puis commandait la fermeture du caisson. Le reste était automatisé. Ils étaient plongés puis maintenus dans un coma artificiel par un mélange gazeux et réveillés par le même procédé au bout de quatre ans, deux mois et sept jours, temps calculé pour que le vaisseau atteigne, en volant à un train d'enfer, la proximité de l'étoile visée. Les astronautes ont passé ensuite un peu plus de neuf mois en orbite autour de Ross128 à faire divers relevés et prélever des échantillons de particules, mais le principal dessein de la mission était d'étudier les conditions de vie dans l'espace. Pour leur retour, tout devait se dérouler comme à l'aller, malheureusement un bogue informatique a transformé leurs caissons en cercueils. Comme l'ont dit les responsables de l'expédition : « On ne peut pas tout prévoir ». Ce qu'ils n'avaient pas totalement envisagé, en dehors de leur décès, c'était l'état physique dans lequel se sont retrouvés les voyageurs. L'autopsie des corps a révélé pas mal de lésions. Ils souffraient tous d'esquarres malgré les matelas de gel, et de carences diverses, notamment de décalcification osseuse avec altération des muscles squelettiques. Mais ce n'est pas le pire. Sans parler des dysfonctions immunitaires et des troubles du rythme cardiaque – celui-ci était dûment enregistré - on s'est aperçu que l'absence de gravité durant leur long séjour en orbite avait provoqué des déformations de leurs globes oculaires, entraînant des anomalies dans le cerveau, accroissant les risques de développer des maladies dégénératives du style "Alzheimer". L'étude des enregistrements de vol a aussi mis en évidence une forte baisse des capacités sensorielles et motrices. En bref, pour les humains embarqués dans l'aventure, c'était un échec, pour les scientifiques, une réussite. Ils connaissaient maintenant le chemin qu'il leur restait à parcourir.

Depuis qu'on a enfin vraiment réalisé que notre planète va à sa perte, et peut-être plus vite que nous ne le souhaiterions, la plupart des nations ont décidé de s'entraider plutôt que de se faire la guerre. Si c'est une bonne chose pour l'humanité, c'en est une excellente pour le corps scientifique qui a vu ses budgets exploser. L'espionnage industriel est devenu partage et les échanges ont ainsi permis de réaliser des progrès

fabuleux en un temps record. C'est ainsi que quinze ans après cette triste épopée, on a inauguré la première station orbitale géante baptisée Luna 2. Le numéro un étant bien sûr réservé à notre satellite naturel. Cette installation spatiale évolue sur une orbite située à égale distance entre la terre et la lune, à l'exact opposé de celle-ci. En théorie, les deux satellites ne devraient jamais s'approcher l'un de l'autre. Luna 2, comparée à l'antique station Mir de la fin du vingtième siècle, aurait l'air d'un supertanker des océans à côté d'un cotre. C'est une véritable ville dans l'espace qui comprend des laboratoires de recherches et surtout des usines et une base de lancement. Les ingénieurs qui l'ont conçue ont réussi l'exploit de recréer la gravité terrestre, ce qui permet aux occupants d'y vivre quasiment normalement. Ils ont bien entendu transposé cette technologie dans les vaisseaux de transport fabriqués sur place. C'est dans l'un de ces engins, parti de la base de Luna 2, que je me trouve actuellement. Le décollage hors atmosphère a de gros avantages en économie d'énergie et en vitesse d'accélération, mais ce n'est pas suffisant. Deux découvertes majeures nous ont permis d'espérer atteindre les étoiles les plus lointaines. D'abord, la maîtrise de l'antimatière. Depuis Einstein et son fameux $E=MC^2$, On savait que la fusion matière-antimatière développait une énergie formidable, bien supérieure à celle de l'atome. Le problème étant qu'il n'était pas facile de trouver de l'antimatière, et la fabriquer demandait huit fois plus d'énergie qu'elle peut en produire. Mes prédécesseurs n'auront jamais su à quel point leur voyage aura été profitable. L'analyse de leurs enregistrements des rayons cosmiques a révélé une forte condensation de positons à haute énergie pas si loin de la terre. Les physiciens avaient trouvé une source de matière noire à partir de laquelle ils apprirent très vite à fabriquer de l'antimatière, et quelques années plus tard, on avait des moteurs capables de dépasser la moitié de la vitesse de la lumière. C'était encore loin d'être suffisant, mais ces nouvelles données permirent aux astrophysiciens d'enfin concrétiser le projet "tunnel spatial" grâce à la maintenant célèbre formule : $XX6\xi?WOZ$. Le fameux trou de ver de Lorentz qui permettrait de passer d'un point de l'espace à un autre de façon presque instantanée. Sur le papier, c'était parfait, ou presque. Il demeure juste un petit inconvénient : l'impossibilité de maintenir la structure du vortex après le passage d'un objet. D'où la nécessité d'envoyer une mission habitée afin que les navigants puissent programmer le voyage de retour. Et cette mission, c'est nous !

Bon, j'ai assez remué de souvenirs. Une lumière rouge vient de s'allumer, m'annonçant la dernière étape de la phase de réveil. Si vous n'avez jamais connu la noyade, allez faire un tour dans l'espace lointain. Finis les perfusions et les matelas de gel, maintenant, on avale une pilule juste avant de s'installer dans le sarcophage, on appuie sur la commande de fermeture et quelques secondes plus tard, on dort assez profondément pour ne pas sentir le liquide envahir nos poumons. Oui, on est noyé. Le fluide, dans lequel on est maintenu "entre deux eaux" par un courant électrostatique, remplit l'intégralité du caisson. Il nous apporte l'oxygène et la nourriture tout en nous maintenant en sommeil. C'est en quelque sorte un retour dans le ventre de la mère. Bien sûr, au réveil, les poumons doivent se vider de la solution aqueuse qu'ils contiennent et on connaît à nouveau la douleur de la première inspiration du nouveau-né. La conscience en plus. Le temps que ma toux se calme, le séchage est terminé. La lumière verte s'éclaire, et la paroi supérieure en plexiglas s'ouvre.

Allongé dans mon caisson, je ne distinguais rien de ce qui se passe autour, mais tous procédant à la même vitesse, je m'attends à voir les sept autres ingénieurs-navigants sortir en même temps que moi de leur sarcophage respectif. Il n'en est rien. Une diode orange clignote sur chacun d'eux, indiquant que le système est en attente. Il arrive, dans certains cas très particuliers, que seul le réveil du chef d'expédition soit mis en route afin d'économiser l'énergie. Je me dirige vers le sas et enfle une combinaison

d'intérieur équipée de ses modules de communication et autres accessoires, puis je débloque le passage. Avant toute chose, je dois me rendre dans la salle de contrôle où se trouve l'ordinateur central. Je me hâte autant que faire se peut vers mon but, mais on est jamais très vaillant au sortir de l'hibernation. De plus, mon sens de l'orientation paraît s'être émoussé et je me retrouve dans le réfectoire avant de m'apercevoir de mon erreur : il me fallait tourner à droite au précédent carrefour. Demi-tour ! Je reprends rapidement mes marques et pénètre enfin dans le Saint des Saints. Le méga-computer m'accueille de sa voix féminine synthétique.

— Bonjour, Richard.

— Bonjour Maman. Historique et localisation, s'il te plaît.

Un bref coup d'œil sur les données qui apparaissent à l'écran m'apprend que nous avons effectué le saut dans le trou de ver, mais les coordonnées d'arrivée ne sont pas du tour celles que je m'attendais à voir. Je me tourne vers la carte stellaire qui s'affiche en hologramme pour en avoir le cœur net, et il est bien près de lâcher, mon cœur, quand je me vois confirmer ce que j'appréhendais : nous sommes revenus à notre point de départ, mais au lieu de la planète bleue, il ne reste qu'un immonde caillou à la surface noirâtre.

Je réexamine l'historique de navigation plus en détail. Le fameux, le miraculeux trou de ver ne nous a pas emmené des années-lumière plus loin... Non, juste des années, des centaines, des milliers, des milliards d'années plus loin !

Si loin dans le temps que notre soleil s'est éteint...

Paul Éric A.